

ont délogé les abords de la demeure de M. Guizot.

Mais les assaillants repoussés n'ont point perdu contenance. Ils se sont bientôt ralliés à quelques pas plus loin, et n'ont pas tardé à se diriger vers la place Vendôme, où se trouve l'hôtel habité par M. le garde-des-sceaux. Des mesures avaient été prises pour dissiper la foule, et cette nouvelle manifestation n'a eu heureusement aucun résultat fâcheux.

Tandis que ces événements se passaient sur les divers points dont nous venons de parler, des désordres plus graves éclataient aux Champs-Élysées.

Là ont eu lieu, vers la fin du jour, les plus déplorables conflits. Des masses formidables excitées, échauffées par les cris qui retentissaient de toutes parts, en sont venues aux mains avec la force armée. Des barricades ont été élevées, à ce qu'on nous assure, des lanternes brisées et un corps de garde incendié. Ce corps-de-garde, situé au carré Marigny, brûlait encore à sept heures du soir.

Dix personnes ont été blessées dans les Champs-Élysées. Sur ce nombre on compte plusieurs gardes municipaux atteints de coups de pierres, et une femme âgée, demeurant place de l'École.

Le drapeau du poste du carré Marigny a été enlevé par un enfant de quinze à seize ans. Il n'a pas tardé à être repris par la garde municipale, qui a arrêté l'audacieux enfant.

Telle a été la première partie de cette déplorable journée. Tout n'était pas dit cependant. Vers cinq heures, les groupes nombreux refoulés successivement du quartier des Champs-Élysées et de la Madeleine, se sont repliés par les différentes issues vers le centre de la capitale. Des barricades ont été élevées dans les rues Saint-Florantin, des Petits-Champs et Saint-Honoré, à la hauteur de l'église Saint-Roch, dont la grille extérieure a été en partie brisée.

Ces barricades, formées avec des omnibus et des voitures de place, n'ont point été défendues; les gardes municipaux les enlevaient presque immédiatement.

Une fois concentrés dans les quartiers populeux qui avoisinent le Palais-Royal, les désordres pouvaient devenir plus sérieux et plus menaçants. Grâce au ciel, il n'en a rien été. La modération de la troupe de ligne dans certains endroits, la sagesse et la retenue de la majeure partie du peuple, ont évité toute collision, qui aurait pu devenir le germe de maux incalculables.

« Au moment où nous écrivons (onze heures du soir), le calme est aussi grand qu'il puisse l'être dans une capitale remuée pendant tout un jour par les émotions les plus violentes. On a bien répandu le bruit que des collisions nouvelles avaient éclaté sur la rive gauche, notamment aux quartiers Saint-Jacques et du Jardin-des-Plantes; mais, après avoir pris tous nos renseignements, nous avons lieu de croire que ces bruits sont controuvés, ou du moins fort exagérés. »

La Presse contient ce qui suit :

6 heures du soir.

« Plusieurs voitures de toute espèce ont été renversées rues de Rivoli, Saint-Honoré, du Marché-Saint-Honoré, des Petits-Champs et sur la butte des Moulins.

On cite une femme qui été tuée raide d'un coup de sabre; un ouvrier a eu la tête fendue en deux.

À quatre heures et demie les tambours de la garde nationale ont commencé de battre le rappel. La foule les suivait en chantant la Marseillaise.

Les villages environs de Paris sont remplis de troupes de cavalerie, arrivées dans la matinée.

Le Carrousel et les Tuileries sont couverts de troupes de cavalerie et d'infanterie. Les ministères ont chacun un bataillon d'infanterie pour les garder.

À sept heures, tous les quartiers sont pleins

de rassemblements plus ou moins actifs.

Plusieurs magasins d'arquebusiers ont été pillés.

Des ouvriers ont été occupés aujourd'hui, pendant toute la matinée, à enlever les préparatifs du banquet. Vers neuf heures et demie, un corps d'environ 600 hommes de garde municipale à pied et à cheval est arrivé dans les Champs-Élysées, et a pris possession d'un terrain adjacent à celui qui était destiné au banquet. La manifestation devait avoir lieu sur un vaste champ clos, situé entre la rue de Chaillot et la barrière de Longchamps. On y avait élevé une vaste tente; mais peu de personnes connaissaient l'endroit du rendez-vous, et il n'y avait aucun rassemblement de ce côté.

Voici un article extrait du National. Nous le croyons empreint d'exagération :

« Une heure du matin.—Toute espèce de bruit a cessé dans le quartier Saint-Martin. Les troupes sont campées depuis le boulevard Bonne-Nouvelle jusqu'à la porte Saint-Martin; elles y passeront probablement la nuit entière devant les feux qui ont été allumés. La place du marché des Innocents est couverte de soldats. Des patrouilles circulent dans toutes les rues adjacentes et n'y rencontrent plus aucune résistance.

Voici les seuls renseignements qui nous sont parvenus sur ce qui s'est passé :

Les combattants ont successivement occupé les rues Tiquetonne, Bourg-à-l'Abbé, Grénetat et Transnonain. Trente ou quarante à peine avaient des armes. Ils ont eu bientôt épuisé leurs munitions. L'engagement le plus meurtrier aurait eu lieu dans une maison de la rue Beaubourg, où cinq prisonniers avaient été enfermés. Leurs camarades ont essayé de les délivrer; un combat à coups de fusil s'est brouillé portant au lieu entre les gardes municipaux et les combattants, un garde municipal aurait été tué, un autre blessé; un jeune homme a été également tué; et les prisonniers sont restés au pouvoir de la force publique.

#### JOURNÉE DU 23.

Sept heures du matin.—Plusieurs nouveaux régiments, infanterie et cavalerie, entrent dans Paris. Le rappel de la garde nationale bat dans tous les quartiers.

Neuf heures.—Des barricades sont formées à la porte Saint-Denis par de nombreux groupes. La troupe exécute des charges qui les dispersent.

Dix heures.—D'autres barricades s'élèvent rue de Cléry, rue Neuve-Saint-Eustache, rue du Cadran, et rue du Petit-Carreau. Une fusillade vient de s'engager entre des hommes armés placés derrière les barricades et des gardes municipaux. Deux jeunes gens ont été tués; un garde municipal a été désarmé. Le maréchal Bugeaud, à cheval et suivi de deux aides-de-camp et de plusieurs officiers d'ordonnance, vient de parcourir une partie de la ligne des boulevards.

Onze heures.—Aux abords de la porte Saint-Martin, la foule est très-compacte. On crie : *A bas Guizot! vive la réforme!* Un détachement s'approche et fait feu; la foule se replie.

Onze heures et demie.—Le fait suivant vient de se passer sur le pont Saint-Michel: deux ou trois cents gardes nationaux de la 11e légion étaient réunis sur ce point. Tout à coup, un groupe nombreux se présente en criant : *Vive la garde nationale!* Quelques individus se précipitent au milieu de ces jeunes gens, les frappent de coups de bâton et essayent de les entraîner vers la Préfecture. Les gardes natio-

naux interviennent et en font relâcher le plus grand nombre.

Midi.—Le quartier des halles est gardé par des forces considérables; le maréchal Bugeaud, suivi d'un nombreux état-major, visite tous les postes. Le maréchal des innocents est occupé par un bataillon du 21e de ligne, par des détachements de la garde municipale à pied et à cheval, par deux escadrons de cuirassiers. Deux pièces de canon sont braquées, l'une sur la rue Montmartre, l'autre sur la rue de la Ferronnerie.

Toutes les légions se rassemblent dans leurs mairies respectives. La 3e, place des Petits-Pères, est entourée d'une foule immense qui crie : *Vive la réforme!* Un escadron de cuirassiers charge ces groupes; mais les chasseurs de la 3e légion protègent un certain nombre de fuyards en les faisant entrer dans leur carré.

Deux heures.—Paris présente l'aspect d'un camp. Des détachements nombreux de la garde municipale, de la ligne et de gardes nationaux sont postés à la tête des ponts, sur toutes les places et même dans les rues. Les patrouilles sont formées de garde nationale et de soldats de la ligne.

Trois heures et demie.—Nous venons de parcourir le quai de la rive gauche de la Seine depuis le Pont-Neuf jusqu'au Palais-Bourbon. Toute cette partie des quais est parfaitement tranquille. Aux alentours de la chambre des députés, même calme, la circulation est libre. Seulement, de temps à autre, apparaissent des patrouilles de troupes de ligne et des détachements de dragons et de gardes municipaux, qui n'ont pas même la peine de faire circuler les passants, car ils sont infiniment peu nombreux.

Le pont de la Concorde, qui était hier complètement intercepté par de forts détachements de troupes, est aujourd'hui rendu à la circulation, ainsi que la place de la Concorde, où cependant se trouvent campés plusieurs escadrons de cavalerie, garde municipale, carabiniers et dragons, de l'artillerie et de l'infanterie de ligne. Les chevaux sont attelés à des caissons de poudre. On remarque aussi des ambulances. Cet appareil de bataille fait un contraste étrange avec l'air placide des promeneurs et la foule de curieux de toutes les classes qui vont et viennent paisiblement.

Les Champs-Élysées qui ont été hier le théâtre de tant de scènes de désordres déplorables, et qui, de deux à cinq heures, étaient comme le foyer de l'émeute, sont aujourd'hui presque abandonnés. On n'y voit que de rares promeneurs et quelques voitures qui circulent librement dans la grande avenue. Les barricades distancées qui interceptaient cette voie ont disparues; mais les vestiges de ces barricades subsistent encore sur les contre-allées: ce sont des chaises en partie brisées et des bancs de pierre démontés et cassés.

Toutes les entrées du jardin des Tuileries sont fermées. Derrière la grande grille qui donne sur la place de la Concorde, on aperçoit une nombreuse troupe de ligne. La rue de Rivoli est livrée à la circulation, mais on ne peut passer sous les galeries qui conduisent au ministère des finances. Il y a là plusieurs compagnies de garde nationale. Des détachements de